

## Daniel le bienheureux

Marc-Alain Wolf

Number 100, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14422ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wolf, M.-A. (2004). Daniel le bienheureux. *Moebius*, (100), 101–110.

MARC-ALAIN WOLF

*Daniel le bienheureux*

Je les imagine tous les deux assis dans un parc.

Ils sont vieux, suffisamment en tout cas pour s'étonner de leur longévité. Encore là! pensent-ils parfois en souriant. Bientôt quatre-vingt-dix ans! Qui l'aurait cru? La vie est devenue une suite de somnolences plus ou moins profondes, longues, bruyantes, entrecoupées de moments de veille fugitifs, souvent gais, parfois douloureux ou épuisants. Ils attendent la fin de l'après-midi pour entreprendre la périlleuse odyssée qui les amènera sur ce banc, toujours le même, en face d'un arbre, toujours le même. Autour d'eux la vie avec ses couleurs et ses bruits. Quel plaisir de se sentir vivant au milieu de cette nature. La chaleur qui vous enveloppe, le vent qui vous caresse, les oiseaux qui vous chatouillent les oreilles et les enfants qui vous remplissent les yeux. Mais aussi les souvenirs, leur arrivée à l'improviste, leur douce mélancolie, les émois anciens qui reviennent vous piquer les narines. L'art de vivre, à cet âge, est de jouir des petites perceptions, innombrables, qui vous sont offertes. Le frémissement des feuilles en avant de vous, l'immobilité majestueuse des troncs, le regard apeuré ou satisfait d'un oiseau. Plus subtil, le mouvement du corps lui-même, quand il se fait étirement léger et bienfaisant. Lever la tête pour surprendre la marche des nuages, l'éternelle décomposition et recomposition des formes. Tourner la tête pour rattraper un événement. Fermer les yeux pour reposer le corps, se protéger de l'excès de lumière, développer ses sensibilités de réserve: la peau dont l'usure ne décourage pas la quête de sensualité, l'ouïe émoussée et d'autant plus exigeante, la pulsion olfactive et la puissance gustative mieux conservées mais

que la mort, hélas, fauchera comme les autres, sans considération particulière, sans traitement de faveur.

Ils sont donc là, tous les deux, occupant leur banc, plus tout à fait bipèdes, plus tout à fait verticaux. Ils flottent dans des vêtements qu'ils ont habités naguère avec plus de noblesse. Leurs misères physiologiques ne les ont pas réduits au silence, au néant, à la survie végétale ou au grognement animal. Ils savent encore rire ou pleurer à l'intérieur d'eux-mêmes, saisir un visage en plein vol et le retenir furtivement, participer à l'imposture et au spectacle de l'existence. Ils sont frêles et tordus, mélangés dans leurs souvenirs et leurs émotions. Je sais que l'un était optimiste et insouciant, l'autre plus réfléchi et grave. Ils ont le même âge et les mêmes habitudes. Chaque après-midi d'été ils reprennent leur canne et leur chapeau, trotteurs impénitents, courageux vieillards.

\*

Daniel est né à Strasbourg en 1912. Deux ans avant la guerre qui devait le faire changer de nationalité. On raconte que les Alsaciens, ballottés par l'Histoire et partagés entre des fidélités concurrentes, conservaient toujours deux drapeaux dans leur grenier. La grand-mère fit sortir l'étendard tricolore alors que l'armée française défilait victorieusement sous ses fenêtres. Condamnée depuis des années à vivre alitée, elle réussit à s'installer en fauteuil sur la terrasse et invita un fringant capitaine à monter la rejoindre. Elle toucha avec respect la précieuse étoffe bleue, échangea quelques mots en français et passa les dernières années de sa vie à raconter son entrevue avec l'élégant «commandant en chef» des forces françaises. Pour Daniel, les choses se compliquaient un peu. Du jour au lendemain il dut, à l'école, changer de langue. On parlait allemand jusqu'au samedi et brusquement français à partir du lundi! À six ans, on s'y fait. En cette fin d'année 1918, la vie du garçonnet faillit basculer. Il jouait sur un trottoir quand soudain la vue d'un animal de peluche gisant de l'autre côté de la rue lui fit traverser la chaussée en courant et sans prendre de précaution. Une voiture militaire roulant à vive allure l'écrasa. Sa grande sœur Jeannette, son aînée

d'un an, impressionnée par la scène, se hâta d'annoncer la mort de son frère. Sarah, la mère, enceinte de plusieurs mois, la reçut avec une gifle tonitruante avant de se précipiter dehors. Le père Moïse fut prévenu à son tour. Daniel avait été emmené dans l'automobile de l'armée aux hospices civils de Strasbourg. Son état était considéré comme désespéré par les médecins. Dans la famille, on pria beaucoup et pendant plusieurs semaines. Daniel survécut. L'armée, reconnaissant sa responsabilité, proposa au père une rente d'indemnité à vie. Il me suffit que Dieu ait consenti à le sauver, répondit Moïse en rejetant l'offre du revers de la main. Quelques mois plus tard, l'enfant, presque guéri, se tenait sur le balcon de la cuisine quand une petite voisine, s'agitant sur le balcon d'en face, lui proposa un jeu passionnant : se pencher en avant sur la pointe des pieds pour se toucher du doigt. Daniel tomba lourdement du premier étage mais se releva sain et sauf. La vue du sang coulant du visage de son fils faillit provoquer l'accouchement prématuré de Sarah. Le garçon se fit appeler désormais Daniel le bienheureux.

Né la même année, Hans Guggenbühl connut une petite enfance sans histoire. La défaite de 1918 fut reçue avec amertume par la lignée paternelle remplie d'officiers vénérant l'Empereur. La mère, fille et petite-fille de pasteur, ajouta de la philosophie et du détachement à cette réaction masculine. Elle aimait Dieu mais, à la différence de son père, ne le craignait pas. Elle initia son fils unique à la musique cadencée de Strauss et au charme de la poésie française, celle de Hugo en particulier. Elle le fit en cachette pour ne pas assombrir les yeux transparents et le sourire moustachu de son époux. Hans apprit par cœur des dizaines et des dizaines de vers qu'il se répétait silencieusement le jour pour mieux émouvoir sa mère le soir venu. « Demain, dès l'Aube, à l'heure où blanchit la campagne... » Il s'illustra très vite dans sa maîtrise de la langue ennemie. Le père officier, pas aussi borné qu'il ne paraissait, l'appela désormais Hans le petit Français.

Daniel n'était pas sorti indemne de ses deux accidents. Il manquait de concentration, de mémoire et de persévérance. Il n'était ni agité ni paresseux, simplement incapable de suivre le rythme de travail imposé par ses maîtres. Il éprouvait de grandes difficultés dans la plupart des matières. Il se trouva relégué au fond de la classe, oublié des uns et des autres. Ses parents se firent une raison, son père surtout pour qui la survie miraculeuse de son quatrième garçon rendait superflue et blasphématoire toute autre forme d'ambition. Daniel grandit dans l'affection de ses proches, devint un jeune homme enjoué et chaleureux dont on appréciait la compagnie. Son certificat d'études péniblement acquis, il s'inscrivit dans un cours commercial qu'il ne put terminer. Il se retrouva commis dans le magasin de son père, un commis honnête et souriant, toujours prêt à satisfaire les doléances de la clientèle. Il aimait le football et l'opéra, suivant avec la même passion les matchs de l'équipe du Racing et les représentations à l'Opéra du Rhin. Il passait ses journées à chanter *Tosca* et *Rigoletto* tout en servant les clients ou en rendant de menus services à ses parents. Il s'amusait sans arrière-pensée des succès amoureux de son frère aîné Nephtali. Celui-ci pouvait donner rendez-vous à ses nouvelles conquêtes le même jour, à la même heure mais à des endroits différents de la ville. Il envoyait des éclaireurs vérifier la ponctualité et la patience des jeunes filles. Daniel se prêtait à ce jeu tout en reconnaissant sa cruauté. Il contemplait de loin les belles créatures, leur mise soignée, leur doux regard. Certaines repartaient, rouges de colère, au bout de dix minutes, d'autres en pleurant après deux heures d'attente. Il admirait sans réserve Aaron, le plus jeune de ses frères, le plus brillant aussi, qui collectionnait les prix d'excellence année après année. Avec sa sœur Jenny il était chargé de récupérer les précieux volumes et de les ramener à la maison. Il n'était pas le plus beau ni le plus intelligent de sa famille, mais il était peut-être le plus gai, le plus insouciant, le plus heureux.

Unique héritier mâle de la branche hambourgeoise de la famille Guggenbühl, Hans reçut une éducation classique dans le plus pur style germanique. Cavalier distingué, élève studieux, fils respectueux, il fut pour tous

ceux qui l'entouraient une source intarissable d'éloges et de fierté. Il souriait peu, s'exprimait avec retenue. Il avait hérité du père une virilité sobre, un corps longiligne et blond, finement musclé. De la mère il tenait une réserve naturelle proche de la timidité, une sensibilité bien contrôlée, un don pour les arts et les langues étrangères. On eut dit qu'une bonne fée avait sélectionné pour lui les meilleures qualités. Tireur d'élite, pianiste virtuose, il ne laissait personne indifférent. Ni ses parents, ni ses professeurs, ni ses compagnons d'étude et de sport, ni les jeunes filles de la bonne société. Sans réfléchir il s'engagea dans la carrière militaire tant celle-ci était inscrite dans le destin familial.

\*

Daniel fit son service militaire à l'âge de dix-huit ans dans la défense antiaérienne. On lui enseigna le maniement des armes. Ses camarades de chambrée appréciaient sa bonne humeur mais abusaient parfois de sa docilité. Il ne comptait pas les corvées qu'on lui imposait. Il termina sa période de formation avec le même grade qu'à son arrivée: soldat de deuxième classe! Rendu à la vie civile, il réussit sans préparation et du premier coup l'examen du permis de conduire grâce à la forte imprégnation alcoolique de l'inspecteur. Il se fit voyageur de commerce, s'acheta une voiture et se spécialisa dans la mode pour enfants. Plusieurs fois par semaine il interrompait ses tournées pour donner un coup de main au magasin familial. Il ne travaillait pas plus qu'il ne fallait, ne pensait pas à s'enrichir, appréciait la vie comme elle se présentait. Il consacrait ses fins de semaine à sa famille, tenait de petits rôles à l'Opéra qui lui permettaient d'entretenir son répertoire. On ne le connaissait jamais triste, soucieux ou embarrassé. Trop naïf pour séduire, il se fit répondre un jour par une beauté un peu hautaine qu'«être bon à ce point, c'est être con!» Il retint la formule mais ne changea pas d'attitude. En France, les années folles avaient été remplacées par les années de crise. La famille de Daniel, à Strasbourg, ne s'en sortait pas trop mal. Il y avait du travail pour tout le monde, dans le commerce de détail ou dans la représen-

tation. L'été on se payait le luxe de vacances dans les Vosges ou en Suisse.

L'après-guerre fut pour l'Allemagne une période d'humiliation, d'expériences politiques audacieuses et désordonnées, mais surtout de déclin économique et moral. Protégé par l'aisance financière et les valeurs puritaines de sa lignée, Hans ne se laissa pas trop intoxiquer par l'esprit revanchard, la fièvre nationaliste et le poison antisémite qui déferlèrent sur le pays. Le rabaissement de l'Allemagne par les vainqueurs de la Grande Guerre était une ignominie mais, par respect pour les sensibilités maternelles, on n'en imputa pas la responsabilité à l'«esprit français», seulement à des responsables politiques bornés, stupides et cruels. Le petit caporal autrichien fut reçu, au tout début de son ascension, avec méfiance et réprobation. Un avorton ridicule, selon le père. Une disgrâce pour l'Allemagne, selon la mère. Mais le redressement brutal du pays impressionna fortement le jeune Hans, lieutenant nouvellement promu de la Wehrmacht.

\*

La guerre ne surprit personne. Longue à se déclarer et à devenir effective, elle fut, par les Français, perdue en un éclair. Daniel avait à peine combattu. Son unité reçut l'ordre de se replier sur Dunkerque et, de là, de tenter de fuir en Angleterre. Mais les Allemands les prirent de vitesse. Fait prisonnier avec des milliers de compatriotes, il put observer la déroute d'une armée orgueilleuse et mal préparée. Il accepta la défaite sans état d'âme particulier. Son adjudant, un certain Lebrun, voulut se tirer une balle dans la tête pour ne pas «tomber dans les mains des Boches». Révolté par ce geste, Daniel arracha l'arme des mains de son chef et la jeta à terre. Pourquoi se tuer maintenant que la guerre est finie? Quelques instants plus tard, il engageait la conversation avec un soldat allemand tout surpris de rencontrer un Français qui parlait sa langue. Les deux hommes sympathisèrent et le premier proposa au second une place sur sa bicyclette. Confortablement installé sur le porte-bagages rembourré, Daniel remonta sans se fatiguer l'interminable file des soldats vaincus. Il

croisa son adjudant et lui lança à la rigolade: «Vous voyez bien, ce n'était pas encore le temps de penser à la mort!» Il roula ainsi pendant plusieurs heures, dormit à la belle étoile. Les vainqueurs étaient bien organisés. Ils établissaient des fiches, chaque jour plus précises. Il dut décliner son identité, son âge, ses diplômes, ses expériences professionnelles. Quand on lui demanda sa religion, il hésita un instant avant de répondre qu'il était juif. Aurait-il dû mentir? Il fut dirigé vers un groupe d'une soixantaine de soldats français de la même confession. Ils durent marcher et marcher encore. Enfin un train fut mis à leur disposition. Ils traversèrent la France et une partie de l'Allemagne. Autour de lui l'atmosphère était pesante et lugubre. Pour une fois, son optimisme et sa légèreté n'étaient pas contagieux. C'est dans ce train qu'il reconnut son cousin Émile, le fils du frère de son père, un jeune homme instruit et plein d'assurance qui lui énuméra la longue liste des exactions commises par les Nazis contre les Juifs. Daniel pensa à sa famille et douta, pour la première fois de sa vie, de sa bonne étoile. Reverrait-il ses parents? Quel sort leur serait réservé? Le train finit par arriver à destination. Les soldats allemands qui les accompagnaient, tous assez courtois jusque-là, les confièrent à la responsabilité de leur nouveau commandant, l'officier de la Wehrmacht Hans Guggenbühl.

\*

De 1940 à 1945, Daniel passa cinq années à couper du bois pour l'ennemi. Il y mit un entrain modéré, devant l'importance pour survivre de se protéger. Il se fit déclarer malade à de nombreuses reprises, «jouant le mort», c'est-à-dire feignant la perte de connaissance. Se révélait là un trait de caractère inconnu mais astucieux qui le mit dans les bonnes grâces de ses camarades et de ses gardiens. La nourriture n'était guère abondante mais les prisonniers avaient le droit de recevoir des colis. De Vichy où le gouvernement français s'était replié arrivait chaque semaine un paquet rempli de biscuits et de confiseries. Ces denrées rares étaient envoyées à Daniel par le beau-père de son frère Nephtali qui était fonctionnaire. Elles

servaient de monnaie d'échange avec les paysans de la région prêts à fournir de leur côté du beurre, des œufs et de la viande. Les transactions ne s'arrêtaient pas là. Dans un camp voisin travaillaient des prisonniers russes que les Allemands affamaient littéralement. C'étaient de grands gaillards bâtis comme des athlètes, habitués à bûcher mais réduits à mendier leur pitance quotidienne. Daniel devint un de leurs fournisseurs réguliers. En échange, son quota de bois fut assuré presque entièrement par un des costauds qu'il nourrissait. Mangeant bien, travaillant peu, vivant en plein air entouré de compagnons, l'Alsacien avait l'intuition d'être favorisé par le sort. Son seul regret était de ne pouvoir suivre son rituel religieux. Dès son arrivée au camp, ses affaires de prière, calotte, livres et phylactères, avaient été saisies et détruites. Il dut également enfreindre les règles alimentaires juives et, pour la première fois de sa vie, consommer les viandes interdites comme le porc et le lapin. Il s'arrangea néanmoins, avec les plus dévots de ses camarades, pour organiser des offices clandestins où, à l'abri des regards malveillants, il marmonnait les prières ancestrales.

Le commandant du camp était un gentleman blond, un peu guindé mais fort respectueux. Il accueillait avec bienveillance les doléances de ses prisonniers mais exprima quand même une certaine impatience quand un groupe de Français menaça de faire grève pour protester contre les mauvaises conditions de vie qui leur étaient imposées. «Vous rendez-vous compte à quelle époque nous vivons, ce qui se passe autour de nous? Comment osez-vous vous plaindre?» Les exclamations de l'officier restèrent vaines. L'ordre de grève fut maintenu et Hans Guggenbühl dut concéder, en levant les yeux au ciel, quelques privilèges supplémentaires à ses soixante prisonniers. Daniel admirait ce commandant, son élégance et sa distinction. Il était honoré de servir comme intermédiaire et prenait un vif plaisir à converser avec lui, en allemand et en français. De son côté, Hans Guggenbühl était touché par la bonhomie, la chaleur et la gentillesse de ce soldat français, toujours prêt à calmer l'ardeur militante et agressive de ses collègues, à négocier des compromis. Daniel s'opposa vigoureusement aux projets d'évasion que nourrissaient

des compagnons téméraires mais ne put empêcher son propre cousin et quelques autres de tenter l'expérience. Certains moururent dans l'anonymat, d'autres furent repris et envoyés sur le front russe. Entre Guggenbühl et Meyer se noua au fil des ans une complicité discrète, une affection réciproque, presque une amitié. Les deux hommes qui se rencontraient régulièrement se rendirent compte qu'ils avaient exactement le même âge, étant nés tous les deux en mars 1912.

\*

Un beau matin, vers la fin de la guerre, un officier nazi fit irruption dans le camp. Portant veste et bottes de cuir, parlant un allemand saccadé, il fit son enquête et découvrit, horrifié, que l'armée d'Hitler hébergeait à ses frais de soi-disant prisonniers de guerre français qui n'étaient en fait que de méprisables Juifs. Des Juifs bien traités, convenablement nourris depuis des années, au milieu de l'Allemagne en guerre! Incroyable, mais surtout insensé, inacceptable, criminel! Les vociférations du Nazi éveillèrent l'attention de Hans Guggenbühl. Une discussion animée opposa les deux hommes. Deux conceptions de la guerre se faisaient face. Le commandant de la Wehrmacht, visiblement sur la défensive, plaidait la cause de ses prisonniers, mettait en avant des principes et des règles. Son vis-à-vis, excédé par ces paroles venues d'un autre monde, se fit plus précis et plus menaçant. C'est au nom d'Hitler qu'il exigeait l'exécution immédiate de ces Juifs. Guggenbühl baissa les yeux. Les gardiens du camp reçurent des ordres clairs. La soixantaine de soldats français fut rassemblée contre un mur. Chacun réagit à sa façon. Certains se mirent à lancer des insultes. D'autres se contentèrent de prier en fermant les yeux. D'autres encore se laissèrent tomber à terre, gémissant et suppliant. Daniel vit un des hommes les plus dignes du groupe déféquer dans son pantalon. Lui-même était pris d'une sorte de stupeur qui engourdissait ses membres et son esprit. La scène lui paraissait irréelle ou en tout cas ne pas le concerner. Pourquoi mourir maintenant d'une façon aussi absurde? Dieu ne le permettrait pas. C'est ce qu'il essaya

d'expliquer autour de lui. Ses copains le regardèrent avec effroi et un peu d'admiration. Tu es fou, mon pauvre Daniel. On va nous fusiller et tu parles de Dieu! Une agitation désordonnée régnait dans le camp que les cris du Nazi ne parvenaient pas à contrôler. Hans Guggenbühl releva la tête et fixa les prisonniers. Daniel se sentit observé et offrit son sourire habituel au commandant allemand. Celui-ci s'avança près du Nazi et lui parla avec autant de calme que de détermination: «Vous avez perdu la guerre. Vous ne toucherez à aucun de mes prisonniers. Vous allez partir immédiatement.» Les deux hommes se toisèrent un long moment mais, cette fois, c'est le Nazi qui baissa les yeux. Quelques semaines plus tard, l'armée américaine libérait le camp.

\*

Assis sur son banc, Daniel médite avec plaisir sur son existence passée. Il sait que la mort l'attend, toute proche. Combien de semaines, de mois lui reste-t-il à vivre? Il se sent rassasié de jours, comme dit la Bible qu'il lit encore à l'occasion. Parmi les souvenirs qui troublent agréablement sa quiétude, il y en a un qui revient sans cesse depuis des années et qu'il accueille toujours avec le même intérêt. Images floues de sa captivité sur lesquelles se détache la figure blonde et grave d'un officier de la Wehrmacht. Cris de peur et de haine recouverts par des paroles de cristal: «Vous avez perdu la guerre...»

Qu'est devenu ce commandant? Est-il retourné vivre à Hambourg? A-t-il quitté l'armée? S'est-il marié?

Je l'imagine vieux et fatigué, aimant, lui aussi, se reposer l'été dans un parc. Il a dû faire carrière dans l'administration, occuper une fonction prestigieuse. Il a peut-être épousé une femme musicienne et donné à son fils un prénom français. Ce fils, devenu grand, l'a interrogé un jour sur son comportement pendant la guerre. Je l'imagine hésitant, fouillant dans sa mémoire et, brusquement, se souvenir de mon père.